

Dès le lendemain, l'abbé Corentin se mit en route pour acheter la cloche. Il devait faire à pied deux lieues de pays, jusqu'au bourg de Rosy-les-Roses, où passait la diligence qui menait à la bonne ville de Pont-l'Archevêque, chef-lieu de la province.

Il faisait beau. La vie des arbres, des oiseaux et des plantes utiles ou agréables bruissait sous le soleil des deux côtés du chemin.

Et le vieux curé, la tête déjà pleine des beaux carillons futurs, marchait allègrement, en louant Dieu, comme saint François, de la gaieté de la création.

Comme il approchait de Rosy-les-Roses, il vit, sur le bord de la route, une voiture de saltimbanques dételée. Non loin de cette voiture, un vieux cheval était couché sur le flanc, les quatre jambes allongées et raidies, les cerceaux des côtes et les os pointus de la croupe crevant la peau usée, du sang aux naseaux, la tête énorme et les yeux blancs.

Un vieil homme et une vieille femme, vêtus de hailons bizarres et de maillots de coton rosâtre étoilés de reprises, étaient assis au bord du fossé et pleuraient sur le vieux cheval mort.

Une fille de quinze ans surgit du fond du fossé et courut vers l'abbé, en disant :

— La charité, monsieur le curé ! La charité, s'il vous plaît !

La voix était rauque et douce à la fois, et modulait sa prière comme une chanson de zingara. L'enfant, dont la peau avait la couleur du cuir fraîchement tanné, n'était vêtue que d'une chemisette sale et d'un jupon rouge ; mais elle avait de très larges prunelles noires et veloutées, et les lèvres comme des bigarreaux mûrs ; ses bras jaunes étaient tatoués de fleurs bleues et un cercle de cuivre retenait ses cheveux noirs, étalés en éventail de chaque côté de son visage maigre, comme cela se voit aux figures égyptiennes.

L'abbé, ralentissant sa marche, avait tiré de son porte-monnaie une pièce de deux sous. Mais, ayant rencontré les yeux de l'enfant, il s'arrêta et se mit à l'interroger.

— Mon frère, expliqua-t-elle, est en prison, parce qu'on a dit qu'il avait volé une poule. C'est lui qui nous faisait vivre et nous n'avons pas mangé depuis deux jours.

L'abbé remit les deux sous dans sa bourse et en tira une pièce blanche.

— Moi, continua-t-elle, je sais jongler, et ma mère dit la bonne aventure. Mais on ne nous permet plus de faire notre métier dans les villes et dans les villages, parce que nous sommes trop misérables. Et maintenant, voilà que notre cheval est mort. Qu'est-ce que nous allons devenir ?

— Mais, demanda l'abbé, ne pourriez-vous point chercher de l'ouvrage dans le pays ?

— Les gens ont peur de nous et nous jettent des pierres. Puis, nous n'avons pas appris à travailler ; nous ne savons faire que des tours. Si nous avions un cheval et un peu d'argent pour nous habiller, nous pourrions encore vivre de notre état... Mais il ne nous reste plus qu'à mourir.

L'abbé remit la pièce blanche dans son porte-monnaie.

— Aimes-tu le bon Dieu ? demanda-t-il.

— Je l'aimerais s'il nous vient en aide, dit l'enfant.

L'abbé sentait à sa ceinture le poids du sac où étaient les cent écus de ses paroissiens.

La mendiante ne quittait point le saint prêtre des yeux, de ses yeux de tzigane que les prunelles emplissaient tout entiers. Il questionna :

— Es-tu sage ?

— Sage ? fit la tzigane avec étonnement, car elle ne comprenait pas.

— Dis : " Mon Dieu, je vous aime ! "

L'enfant se taisait, les larmes plein les yeux. L'abbé avait défait les boutons de sa soutane et ramenait le gros sac plein d'argent.

La tzigane attrapa le sac d'un geste de singe et dit :

— Monsieur le curé, je vous aime.

Et elle s'enfuit vers les deux vieux qui, sans bouger, pleuraient toujours sur le cheval mort.

L'abbé continua sa marche vers Rosy-les-Roses, songeant à la grande misère où il plaît à Dieu de tenir beaucoup de ses créatures et le priant d'éclairer cette petite bohémienne qui, visiblement, n'avait pas de religion et qui, peut-être, n'avait pas même reçu le saint baptême.

Mais, tout à coup, il s'avisa que ce n'était plus la peine d'aller à Pont-l'Archevêque, puisqu'il n'avait plus l'argent de la cloche.

Et il revint sur ses pas.

Il avait peine à comprendre, maintenant, comment il avait pu donner à une mendiante inconnue, à une saltimbanque, une somme si énorme — et qui ne lui appartenait point.

Il pressa le pas, espérant revoir la bohémienne. Mais il n'y avait plus, au bord du chemin, que le cheval mort et la roulotte dételée.

Il médita sur ce qu'il venait de faire. Il avait, sans aucun doute, gravement péché : il avait abusé de la confiance de ses ouailles, détourné un dépôt, commis une espèce de vol.

Et il entrevoyait avec terreur les conséquences de sa faute. Comment la cacher ? Comment la réparer ? Où trouver cent autres écus ? Et, en attendant, que répondre à ceux qui l'interrogeraient ? Quelle explication donner de sa conduite ?

Le ciel se couvrait. Les arbres étaient d'un vert blessant et cru sur l'horizon livide. De larges gouttes tombèrent. L'abbé Corentin fut frappé de la tristesse de la création.

Il put rentrer au presbytère sans être aperçu.

— C'est déjà vous, monsieur le curé ? demanda sa servante, la vieille Scholastique. Vous n'êtes donc pas allé à Pont-l'Archevêque ?

L'abbé fit un mensonge :

— J'ai manqué la diligence de Rosy-les-Roses... Je retournerai un autre jour... Mais, écoute, ne dis à personne que je suis déjà revenu.

Il ne dit point sa messe le lendemain. Il resta enfermé dans sa chambre et n'osa pas même se promener dans son verger.

Mais, le jour suivant, on vint le chercher pour porter l'extrême-onction à un malade, au hameau du Clos Moussu.

— M. le curé n'est pas rentré, dit la gouvernante.

— Scholastique se trompe ; me voici, dit l'abbé Corentin.

En revenant de Clos-Moussu, il rencontra un de ses plus pieux paroissiens.

— Eh bien ! monsieur le curé, avez-vous fait bon voyage ?

L'abbé mentit pour la seconde fois :